



Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

124-125 | 2011
Les rapports de sexe sont-ils solubles dans le genre ?

Déplacer les frontières conceptuelles du genre

Shifting the Conceptual Borders of Gender

Priscille Touraille



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5267>

DOI : 10.4000/jda.5267

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2011

Pagination : 49-69

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Priscille Touraille, « Déplacer les frontières conceptuelles du genre », *Journal des anthropologues* [En ligne], 124-125 | 2011, mis en ligne le 01 mai 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5267> ; DOI : 10.4000/jda.5267

Journal des anthropologues

DÉPLACER LES FRONTIÈRES CONCEPTUELLES DU GENRE

Priscille TOURAILLE*

« Aucune révolution n'aura lieu sans changement radical de l'idée qu'on se fait du réel », écrit Judith Butler dans *Gender Trouble* (2005 : 46). La mutation épistémique que la célèbre théoricienne du genre appelle de ses vœux nécessite une remise en question tout aussi radicale des concepts ordinaires et des représentations qui s'attachent à cette notion de réalité : femme, homme, mâle, femelle, sexes, sexe. La mutation ne se fera ni par le souhait de militants avant-gardistes, ni par coup d'état académique : si nous « gens de la rue » avons une idée du réel, nous devons être amenés par un faisceau d'arguments à comprendre en quoi l'idée que nous avons de la réalité est autre que ce nous avons l'habitude de penser qu'elle est. Nous devons être amenés à « voir » que le soleil ne tourne pas autour de la Terre. Dans des sociétés qui s'inventent autour des savoirs scientifiques et de leurs controverses, des mutations conceptuelles ne peuvent advenir que d'un consensus issu de la concertation, de la confrontation entre des sciences qui, justement, se donnent pour travail l'explicitation du réel. Ce travail de consensus, la critique féministe et la théorie du genre depuis trente ans s'en sont détournées, ou l'ont initié sur des bases aréneuses.

* MNHN, 61 rue Buffon – 75005 Paris
Courriel : touraille@mnhn.fr

Le tournant épistémologique récemment pris par les *Gender studies* en sciences sociales conteste la distinction effectuée il y a une quarantaine d'années entre genre et sexe. Le sexe et le genre n'auraient pas à être distingués, car le sexe serait, en fait, du genre : non un phénomène réel, mais « une vision du monde » construite et entretenue par les sciences de la vie. Nonobstant les avancées théoriques majeures des jeunes études sur le genre, le refus de – ou le manque d'effort vers – la transdisciplinarité conduit au marécage conceptuel dans lequel nous patouillons aujourd'hui, toutes langues confondues. « La substance du réel » a été mise de côté (Kraus, 2005 : 43), le genre a digéré le sexe : ceci se concrétise dans l'usage interchangeable et apparemment aléatoire des concepts dont témoigne la majeure partie des publications en sciences sociales (Guilbert, 2004). Fatalité générale du constructivisme (Guillo, 2007) ? Ou simple erreur d'aiguillage épistémologique ? C'est cette dernière piste que cet article explore, d'un œil résolument anthropologique.

À n'en pas douter, de nombreux anthropologues affirment encore faire œuvre scientifique. Ils ont, à ce titre, besoin de concepts opératoires. Ils ont besoin de prendre de la distance par rapport aux catégories de leur propre culture. Le comparatisme, l'ambition limite de la discipline, est à ce prix. Faut-il aller jusqu'au cœur des forêts indonésiennes pour mettre en œuvre cette exigence méthodologique ? L'histoire de la discipline montre que l'éloignement n'est pas une garantie contre l'ethnocentrisme. Bien plutôt, c'est la volonté d'en découdre avec les représentations et les explications du monde, quelles que soient leur origine, qui garantit cette exigence. Peut-être, sur la question homme/femme, pourrions-nous commencer par notre propre culture ? Comment une anthropologie du genre pourrait-elle être menée dans d'autres cultures si nous n'avons pas réussi à rendre claires les représentations qui empêchent de distinguer les frontières que nos propres cultures (scientifiques et non scientifiques) fixent elles-mêmes au réel sous ces mots : mâle/femelle ?

La culture scientifique occidentale se subdivise en trois grands champs d'investigation : celui qui s'attache à la matière proprement

dite, celui qui s'attache à la matière organique ou à la matérialisation de l'information génétique, et celui qui s'attache à l'information produite par le fonctionnement neuronal, à la culture (que celle-ci se concrétise en langage, en organisation sociale ou en artefacts). Si, en tant que scientifiques de tous bords, nous reconnaissons la pertinence de ces frontières disciplinaires, c'est que nous concevons que les sujets d'étude ainsi découpés ne fonctionnent pas selon la même logique et les mêmes mécanismes. Ces considérations d'ordre méthodologique ont de notables conséquences théoriques : les phénomènes biologiques et les phénomènes noologiques (pour citer ceux qui nous intéressent ici) nécessitent des concepts distincts pour être décrits. Les phénomènes qui relèvent simultanément des deux champs doivent faire l'objet d'un effort particulier de théorisation.

Pourquoi ? Parce que c'est là qu'on a le plus de chances de voir apparaître un conflit avec les cultures non scientifiques. Les cultures occidentales ont régulièrement produit des notions qui confondent ces deux champs. La notion de sexe en est une. L'objectif du travail anthropologique serait ici, en faisant jouer entre eux les paradigmes scientifiques, de disjoindre ce que les représentations ordinaires ont pour objectif d'amalgamer.

Sexe/genre : enjeux et limites de la distinction initiale

Dans la langue française (notamment), le mot « sexe », est, comme beaucoup de termes, polysémique. Mais sa caractéristique la plus notable est la réunion de caractéristiques sociales et biologiques sous le même vocable. Ce choix sémantique représente en lui-même un insidieux brouillage de frontières : entre la réalité produite par l'information génétique et celle produite par les conditionnements culturels et l'activité psychique.

La première vague de la critique féministe en France (sociologie et ethnologie) a dégagé le terme « sexe » de la gangue du biologique. Elle a, d'une certaine manière, opposé « le sexe au sexe ». Les conceptualisations issues de ce travail : « sexe social » (Mathieu, 1991), « classe de sexe » (Guillaumin, 1992), ou encore

la formule « rapports de sexe », employée dans les enseignements en sociologie, ne conservent du « sexe » que son sens sociologique. Pour analyser « le sexe » comme réalité sociale, ce courant a opéré une exèrèse de la référence à la réalité biologique. Or, ce qu'il fallait peut-être chercher à analyser avant tout, c'est justement la confusion des ordres de réalité dans le discours courant. Il fallait pour cela éviter de reprendre les termes de la langue commune. En reprenant le mot « sexe » comme concept scientifique, les sciences sociales françaises font retomber l'effort de raisonnement, tel un Sisyphe, dans une logique de pensée dont elles essaient précisément de se défaire (Kraus, *op. cit.* ; Touraille, 2009).

La critique féministe anglophone a de son côté, depuis plus de quarante ans, adopté, via l'anthropologie, le concept le « genre » (voir historique *in* Dorlin, 2008 ; Lowy & Rouch, 2003 ; Jami, 2003). Se doter d'un terme distinct donnait enfin aux sciences sociales la possibilité d'analyser le travail de la pensée ordinaire. Il permettait de montrer là où les discours ordinaires étaient en porte-à-faux par rapport à la notion de réalité. Le problème est que le concept de « genre » est devenu, dans la plupart des publications des sciences sociales anglophones et francophones, un synonyme technique du sexe dans son acception sociologique ordinaire. L'usage du mot genre ne révolutionne à ce moment-là plus rien au plan conceptuel. Il ne fait que préciser une des acceptions parfaitement reconnues du terme « sexe ». Beaucoup d'auteurs, y compris dans la critique féministe, emploient d'ailleurs les termes sexe (dans le sens sociologique) et genre quasi indifféremment (critique chez Guilbert, *op. cit.*).

Cette collusion de la pensée ordinaire et de la pensée scientifique a conduit certaines théoriciennes françaises à conserver le terme « sexe » au sens où elles l'avaient défini et à rejeter le concept de genre (par exemple Mathieu, *op. cit.*), terme qui pour elles, non seulement n'apporte rien de nouveau, mais représente un *statu quo*, une régression euphémique de l'analyse de l'oppression sociale subie par les individus catégorisés comme « sexe », à savoir « les femmes ».

L'effort de redéfinition du genre effectué par Judith Butler il y a vingt ans est à ce titre absolument majeur : Butler mettait le doigt sur l'idée que les frontières du genre, modelées sur les distinctions courantes de la définition du sexe, n'étaient pas les bonnes :

Dans *Gender Trouble*, Butler reformule l'articulation sexe/genre en montrant comment l'opération par laquelle le « genre » est arraché à l'idée de nature contribue en retour à renforcer la division mâle/femelle comme réalité naturelle (Bereni *et al.*, 2008 : 19).

Butler aurait dû, avec ce constat clairvoyant, commencer par se poser la question suivante : ce que les gens définissent comme réel dans les cultures occidentales est-il bien ce que les sciences de la vie définissent comme réel ? Ou encore : les définitions ordinaires du biologique sont-elles équivalentes à celles de la biologie comme science ? Au premier carrefour critique de l'histoire du concept de genre, Butler écarte ce questionnement de son champ de réflexion. Elle s'engage dans l'impasse d'une négation du sexe, par manque de familiarité avec la pensée des sciences de la vie et par une confiance acritique – et problématique – accordée aux théorisations féministes venant de la biologie.

« Le sexe n'existe pas » : la proposition isolée d'une biologiste féministe

La notion de race a été éliminée de l'anthropologie biologique. Cette notion est aujourd'hui tenue pour non opératoire scientifiquement. Concernant l'espèce humaine, les races ne désignent plus officiellement aucune réalité biologique. L'anthropologie génétique actuelle rend compte des différences de fréquences de gènes dans les populations humaines, phénomène qui témoigne de relatives isolations génétiques et qui permet surtout d'offrir quelques preuves pour retracer l'histoire complexe et mouvementée des migrations humaines sur les différents continents. Le concept désormais populaire de race, qui se base sur la couleur de la peau (couplée à seulement deux ou trois autres caractères du phénotype) est inapte à rendre compte de ce programme de recherche. Le concept n'étant plus en adéquation avec les nouveaux objectifs scientifiques, la communauté des

anthropobiologistes a préféré, pour des raisons politiques avouées, se débarrasser du concept plutôt que de le redéfinir en adéquation avec les nouveaux objectifs. Malgré le consensus officiel, ce choix est toujours controversé parmi les biologistes et les sociologues, face à l'induration du concept dans les représentations ordinaires (Duster, 2003). L'un des arguments utilisés par les biologistes pour prouver « scientifiquement » que la notion ordinaire de race est arbitraire est celui dit du continuum : « la couleur de la peau présentant des variations continues à travers le monde [une subdivision des individus sur cette base], revient à transformer une distribution continue en discontinue » (Crubézy, 2008). Ce que la pensée commune appelle « race » est donc analysé comme une opération arbitraire de catégorisation servant des intérêts sociopolitiques.

Une embryologiste américaine féministe, Anne Fausto-Sterling a, depuis la fin des années 1980, publié une série de travaux critiques visant à ôter toute scientificité à la notion de sexe sur le modèle de ce qui a été fait pour la race (1999). Fausto-Sterling a largement fait reposer son argumentation sur la notion de continuum : elle soutient l'idée que « le sexe » n'est pas « réel », mais « construit » par l'opération de catégorisation mâle/femelle. Se basant notamment sur l'existence de l'intersexualité, sur la présence simultanée de caractères dits « mâles » et dits « femelles » dans un même individu, elle soutient que le sexe est « trop complexe » pour qu'on puisse arriver à classer les individus en deux catégories. Fausto-Sterling, comme d'ailleurs les biologistes qui contestent la notion de race, n'ont pas fait porter leur effort critique sur les notions ordinaires. Ils ont voulu voir le problème dans les caractéristiques biologiques elles-mêmes, au lieu de se demander si le problème n'était pas plutôt de faire des individus définis par des caractéristiques biologiques une réalité. Nous allons y revenir.

Le travail épistémologique de Fausto-Sterling a été diffusé très en marge des revues critiques officielles de la biologie. Il n'a réussi à créer aucun consensus (ni, d'ailleurs, franchement de controverse) dans la communauté des biologistes, comme cela a été

le cas pour la notion de race. Il représente une tentative singulière et isolée qui a, en revanche, eu une répercussion disproportionnée sur le courant des études féministes en sciences sociales (voir une critique pertinente dans Moi, 2005 : 38-40). Or, race et sexe ne mettent pas en jeu des phénomènes équivalents du point de vue des mécanismes de l'hérédité génétique, même s'ils sont proches du point de vue des mécanismes sociaux de discrimination.

« Le sexe » : un concept opératoire de premier plan pour les sciences de la vie

« Le sexe » (au singulier) est le concept sur lequel une grande partie de la biologie évolutive repose. Il s'agit d'un concept majeur pour expliquer un mode de reproduction extrêmement répandu (quoique très varié) dans le monde vivant. Cette définition, d'ailleurs absente des dictionnaires de langue, n'implique pas l'existence d'individus « mâles » et « femelles », comme cela semble aller de soi dans les représentations ordinaires. Au pluriel, « sexes » définit, à strictement parler, les cellules impliquées dans la reproduction : les gamètes, soit les spermatozoïdes et les ovules (Dawkins, 2003). Les gamètes se trouvent, selon les espèces, produits par les mêmes individus (hermaphrodisme) ou par des individus distincts (gonochorisme). Les gamètes sont souvent qualifiés, dans la littérature, de « mâles » et de « femelles », comme le sont par ailleurs les gonades et les organes génitaux externes. Toutes ces parties anatomiques ont donc été décrites par les mêmes termes qui servent, dans la langue ordinaire, à désigner les individus d'une espèce gonochorique. Là, réside un problème (peu reconnu, en effet) pour les biologistes qui travaillent avec les catégories ordinaires. En effet, si « les sexes » sont une réalité quand ils désignent les gamètes, ils cessent d'être une réalité quand ils désignent les individus (Touraille, *op. cit.*). Les mots mâle/femelle dans la langue ordinaire ne différencient pas le sexe des individus, *ils différencient les individus par leur sexe*. Or, les biologistes qui étudient le sexe étudient les caractères du sexe, ils n'étudient pas des individus (préalablement) définis par leur sexe. Les termes mâles et femelles, ou le terme « sexes » à chaque fois

qu'il désigne des individus ne sont donc que des « mots » pour la biologie (Dawkins, *op. cit.*).

Autre champ important pour le concept de sexe : le fait que les deux types de gamètes se retrouvent à chaque génération séparés dans des individus distincts (le gonochorisme) peut avoir des conséquences sur d'autres caractères du phénotype des individus (leur apparence externe). Le gonochorisme permet, en effet, d'expliquer toute une série de phénomènes de différenciation phénotypique (appelés dimorphismes sexuels), différenciation que les biologistes expliquent aussi par le concept de « sexe ».

Les caractères dits du sexe dans les espèces gonochoriques sont nombreux, depuis les chromosomes jusqu'aux caractères sexuels dits secondaires, en passant par les organes génitaux externes. Tous sont sujets à modification, et leur variabilité suivant les espèces est impressionnante. Leur variabilité au sein d'une même espèce est aussi très grande. Cela signifie-t-il que le concept de « sexe » qui les réunit est arbitraire pour les définir, comme le prétend Fausto-Sterling ? Certes, ces caractères n'obéissent pas aux mêmes mécanismes, ni aux mêmes rythmes, évolutifs (Touraille, 2008). L'expression des caractères sexuels dits secondaires, par exemple, n'est ni automatique ni conditionnée par le fait de produire un type de gamète plutôt que l'autre. Une grande taille n'est pas intrinsèquement liée au développement d'un individu qui produit des spermatozoïdes. Ce peut parfaitement être l'inverse. Chez les insectes, mais aussi chez nombre de mammifères (Ralls, 1976), les individus qui produisent des ovules peuvent être parmi ceux qui développent les plus grandes tailles. Les phénomènes de variation de forme et de taille dépendent, en premier lieu, de l'expression de gènes qu'on dit liés au sexe (certains gènes ne s'expriment qu'en présence d'autres gènes, phénomène lui-même variable, en grande partie dû au hasard) ; ils dépendent, en deuxième lieu, de l'avantage reproductif relatif procuré par les caractères ainsi exprimés, qui explique qu'ils ont été sélectionnés au cours de l'histoire d'une espèce (les raisons de ces sélections peuvent être très différentes suivant les espèces). Si l'un des deux facteurs (expression différentielle des gènes ou avantage sélectif)

est absent, les individus porteurs de gamètes différents développent une apparence similaire : c'est le cas chez beaucoup d'espèces. Le concept de « sexe » appliqué aux conséquences du gonochorisme est donc effectivement très complexe, mais il est pertinent pour les biologistes, parce qu'il permet d'expliquer certains aspects de la diversité des formes observées par des mécanismes spécifiques d'expression des gènes.

« Le sexe est du genre » : les bases mal assurées du constructivisme butlérien

Le paradigme actuellement dominant dans les études de genre s'est constitué autour des travaux de Judith Butler. Il signe « la destruction de la distinction sexe/genre » (Pilcher & Whelehan, 2004) par annulation des frontières entre social et biologique, le biologique étant soupçonné d'être, lui aussi, social.

Si l'on mettait en cause le caractère immuable du sexe, on verrait peut-être que ce que l'on appelle « sexe » est une construction culturelle au même titre que le genre ; en réalité, peut-être le sexe est-il toujours déjà du genre et, par conséquent, il n'y aurait plus vraiment de distinction entre les deux (Butler, *op. cit.* : 69).

Cette critique « du sexe » effectuée par Butler en 1990 s'inscrit certes dans une perspective constructiviste globale des SHS qui, en relativisant la notion de réalité, décrète la fabrication des faits scientifiques (Haber, 2006 ; Guillo, *op. cit.*). Mais elle prend aussi en grande partie appui sur les travaux de la biologiste féministe Anne Fausto-Sterling (mentionnée plus haut). Dans *Gender Trouble*, Butler consacre plusieurs pages à un article de Fausto-Sterling, paru dans une revue féministe internationale (1989). Butler fait sien le fameux argument du continuum utilisé par Fausto-Sterling au nom de la biologie : « Le "sexe" impose une unité artificielle sur un ensemble d'attributs discontinus » (*op. cit.* : 227). Ou encore : « le fait de rassembler des attributs sous la catégorie de sexe est suspect, mais la distinction des « traits » eux-mêmes l'est aussi » (*ibid.* : 228).

Il est notable que les travaux de Fausto-Sterling, presque vingt ans après le travail de Butler, continuent de faire référence dans les

ouvrages de synthèse présentant la thématique du genre en France, comme, par exemple, celui d'Elsa Dorlin :

Les recherches menées par la biologiste Anne Fausto-Sterling, professeur au Département de biologie moléculaire et cellulaire de Brown University et spécialiste de la théorie féministe, montrent, par exemple, que la classification en deux sexes est erronée. Cela ne signifie pas que toute classification est impossible, mais que si nous prenons en compte l'ensemble des niveaux de sexuation (physiologique, anatomique, chromosomique), il existe bien plus que deux sexes (mâle/femelle) (*op. cit.* : 42-43).

Le premier manuel de *Gender studies* paru en France s'appuie, lui aussi, sur les travaux de Fausto-Sterling, pour remettre en cause la réalité « du sexe » :

Il existe donc plusieurs données dont la matérialité biologique est certes incontestable, mais qui ne suffisent pas à déterminer le sexe en tant que tel, ou à conclure *a fortiori* qu'il y a bien deux sexes opposés. « Le sexe d'un corps est simplement trop complexe. Il n'y a pas de ou l'un/ou l'autre » – comme l'écrit la biologiste Anne Fausto-Sterling. La raison en est simple : si ces données sont d'ordre biologique, le travail par lequel elles sont liées ensemble et unifiées est en revanche social (Bereni *et al.*, *op. cit.* : 25).

Dans ce nouveau paradigme des études de genre, le sexe n'est plus « un produit de la nature, mais le produit de discours scientifiques donnés » (Jami, *op. cit.* : 141). Les auteurs du manuel français vont jusqu'à conclure que « le sexe lui-même n'est plus appréhendé comme une réalité naturelle » (Bereni *et al.*, *op. cit.* : 21). C'est la légitimité de la biologie à dire quelque chose sur le réel qui est remise en question : « la biologie » est clairement envisagée comme « dispositif social » (*ibid.* : 27). À partir d'une unique critique provenant du champ de la biologie, ils enseignent que ce que ces sciences disent sur le réel est équivalent à ce qu'en dit la pensée ordinaire.

Des corpus entiers de recherches en biologie évolutive, dont les sciences sociales n'imaginent ni l'existence ni la richesse épistémique, sont ainsi balayés d'un revers de la main. Dire aux biologistes qu'ils ont construit une réalité de toute pièce avec le concept de sexe n'est pas recevable. Il ne peut pas y avoir de dialogue sur cette base. Butler, quoi qu'elle ait entrepris pour

s'expliquer sur sa négation de la matérialité des corps (2009), s'enferme toujours un peu plus dans le paradigme antinaturaliste (Haber, *op. cit.* ; Hausman, 2006).

Et si c'étaient les sciences sociales (les études de genre) qui adhéraient, au moins autant que les sciences de la vie, aux représentations ordinaires attachées au mot « sexe » ? Si le problème n'était pas dans la définition du sexe qu'ont les sciences de la vie, mais dans celle qu'avancent les sciences sociales ? Si Butler et les théoricien-ne-s du genre avaient vu la paille dans l'œil du voisin sans regarder la poutre dans le leur ? Est-ce « une critique des concepts scientifiques » (Dorlin, *op. cit.* : 55) qu'il faut mener, ou est-ce plutôt une critique (sémiologique) de là où la pensée ordinaire pose problème dans toutes les sciences ? Ainsi, faudrait-il plus viser « les représentations qu'une société se fait de ce qu'est "la biologie" », comme l'énonce justement Christine Delphy en 1991 (2001 : 253), que la biologie comme inventrice de réalité. Bref, si le constructivisme dans les sciences sociales possédait un peu plus de curiosité et de modestie intellectuelle, Butler aurait examiné d'un œil plus critique le constructivisme quelque peu limité émanant des sciences de la vie, et peut-être se serait-elle aperçue que ses propres outils de philosophe du langage suffisaient à remettre en question certaines acceptions du « sexe » tout en maintenant la pertinence de la notion pour les sciences de la vie.

L'erreur d'aiguillage critique : la confusion entre sexe et sexes

Sont-ce « les sexes », ou est-ce « le sexe », qui est du genre ? Le travail de Butler représente une grande avancée théorique en ce qu'il commence à faire soupçonner que ce qu'on réserve au champ du biologique dans les SHS pourrait bien appartenir au champ du social, au genre. Cette innovation est partagée et a été exprimée dans d'autres termes par plusieurs théoriciennes françaises : « pour "penser le genre", il est nécessaire de rompre avec les perspectives qui définissent la bipartition sexuée comme *une nécessité sociale universelle* » (Le Feuvre, 2003 : 49). Cela revient à mettre en question l'idée, comme l'a dit de son côté Christine Delphy, « que

les catégories de sexe nous sont données par la nature » (*op. cit.* : 28). Ces réflexions viseraient donc, sans toutefois les nommer explicitement, les catégories mâle/femelle.

Là où Butler commet une erreur d'aiguillage critique, à mon sens, c'est qu'elle ne fait pas de distinction conceptuelle entre « les sexes » et « le sexe ». Dans certains passages de *Gender Trouble*, Butler semble dire que ce sont les mâles et les femelles qui sont produits par le genre : « Désormais, il faut aussi que le genre désigne précisément l'appareil de production et d'institution des sexes eux-mêmes » (Butler, 2005 : 69). Dans d'autres passages du livre, Butler choisit de dire la même chose, mais cette fois en employant « sexe » au singulier : « Le sexe est par définition du genre de part en part » (*ibid.* : 71). Les sexes et le sexe sont pour elle la même notion.

L'analyse butlérienne est devenue le paradigme des études de genre. Les auteurs du premier manuel français semblent contredire, à un moment, le point manqué par Butler dans son analyse : « Le genre ne construit pas le sexe, il construit les sexes » (Bereni *et al.*, *op. cit.* : 21). Cette formulation – qui est d'une parfaite exactitude – reste étonnamment lettre morte dans la suite de leur analyse. Par la suite, Bereni *et al.* ne développent ni ne précisent cette formulation capitale ; ils la perdent de vue, comme Butler elle-même, au fil de leur exposé. En effet, ils réaffirment peu après, dans le même chapitre : « C'est à ces deux égards au moins qu'on peut affirmer, avec plus de rigueur, que le genre construit le sexe » (*ibid.* : 27), « le sexe apparaît comme le produit du genre » (*ibid.* : 35), etc.

Butler a écrit dans *Gender Trouble* un paragraphe qui montre qu'elle était pourtant, comme la plupart des théoricien-ne-s du genre, à deux doigts de la solution recherchée. Ce paragraphe montre en même temps de manière très claire où et comment cette solution lui échappe. Il s'agit du passage où elle commente le fondamental apport théorique de l'écrivain Monique Wittig aux études de genre :

Par conséquent, nous pourrions dire que, pour Wittig, on ne naît pas femme, on le devient, mais plus encore : on ne naît pas avec le sexe femelle, on devient du sexe femelle. Plus radicalement encore, on

peut, si on le choisit, devenir ni femelle ni mâle, ni femme ni homme » (2005 : 225).

Il s'agit là, précisons bien, de l'interprétation de Butler. Wittig n'a pas formulé les choses de cette manière (Wittig, 2001). Il s'agit d'une exégèse personnelle de la pensée wittigienne. Ce qui est intéressant, c'est que Butler semble avoir besoin de tester cette idée en l'attribuant à Wittig, choisissant de ne pas faire ces remarques en son nom propre. C'est le seul passage de *Gender Trouble* où elle émet clairement l'idée que les notions « mâle » et « femelle » puissent relever du genre. C'est la preuve que l'interprétation qu'elle fait de la pensée de Wittig ne constitue pas pour autant le déclencheur qui lui aurait permis de régler le problème de la distinction entre sexe et genre qui l'occupe. *One is not born female* est la phrase exacte utilisée en anglais par Butler¹. La traductrice (et théoricienne du genre), Cynthia Kraus, a rajouté le « avec » qui ne se trouve pas dans la formulation originale : « on ne naît pas "avec" le sexe femelle ». « Avoir un sexe » et « être son sexe » semblent donc pour Kraus, synonymes. Kraus trahit-elle la pensée de Butler ? Butler lit le français, elle a revu la traduction. Or, elle n'a pas corrigé ce passage. La nuance n'apparaît donc pas comme un enjeu théorique d'importance à ses yeux. Pourtant, « être » *versus* « avoir » son sexe est bien autre chose qu'une nuance linguistique sans importance. C'est là tout l'enjeu définitionnel du genre (Touraille, 2009). Pratiquement invisible tellement on l'a sous les yeux, il siège dans « un mode d'expression », comme aurait dit Wittgenstein (2002 : 112). Distinguer l'expression en français « naître femelle » ou naître « avec un sexe femelle » est ce qui empêche, justement, de confondre sexe au singulier et sexes au pluriel. Affirmer « on ne naît pas "avec" le sexe femelle », c'est dire ; le sexe n'existe pas. C'est abolir la notion de réalité. Dire « on ne naît pas femelle », à la manière de Simone de Beauvoir, n'est pas dire qu'on naît « sans sexe » : c'est dire que les individus ne sont pas leur sexe quand ils naissent, et que c'est en les nommant par leur sexe (fille, garçon) qu'on fait d'eux « des sexes ». L'idée

¹ Page 144 de l'édition de 1999 (Routledge).

« radicale » que Butler prêtait à Wittig sans que Wittig ne l'ait, comme on l'a vu, jamais exprimée, est une idée que Butler n'a pas tenu à revendiquer en son nom. Butler ne semble pas oser écrire clairement que les termes mâle/femelle ne désignent rien de réel, comme si, pour elle, cela équivalait à déclarer qu'il n'y a vraiment rien de réel dans le sexe. C'est en ce sens qu'on peut soupçonner Butler de coller, plus qu'elle ne le croit, aux représentations ordinaires qui accordent le même niveau de réalité aux caractères du sexe et aux corps définis par leur sexe. L'égide de la critique féministe en biologie, sous laquelle Butler a placé les études du genre, semble avoir plutôt empêché de voir ce problème.

Abrités sous cette critique qui dit que « le sexe » est une construction de la biologie, les théoricien-ne-s actuel-le-s omettent de se demander si, simplement, ce n'est pas dans l'analyse de la distinction entre singulier et pluriel que se trouve la clé du problème posé. D'une certaine manière, on pourrait dire que Butler s'est laissée leurrer par la critique féministe de la biologie. Le fait que Butler et bien des théoricien-ne-s du genre à sa suite aient été si facilement séduits par cette argumentation en dit long sur le refus ou la crainte des chercheurs des sciences sociales d'entrer dans un dialogue avec les paradigmes actuels des sciences biologiques. Mais, en même temps, dans le conflit de légitimité sociale existant entre les deux champs disciplinaires, le fait que cette critique émane du champ de la biologie lui-même semble donner un plus de crédibilité à la critique constructiviste. C'est peut-être là où réside toute l'ambiguïté, voire l'inintelligibilité, du paradigme actuel des *Gender studies*.

La philosophie et les sciences sociales, au fond, se font ici, paradoxalement, « avoir » par les catégories ordinaires par le fait même de marcher dans les pas de la critique féministe de la biologie. Toutes, du coup, manquent la rupture avec les représentations communes qui voient « les sexes » (les mâles et les femelles) comme aussi réels que « le sexe », que celui-ci désigne les gamètes, les organes génitaux ou les caractères sexuels secondaires.

Les mots mâle/femelle appartiennent au genre

Les définitions de la langue courante, celles des dictionnaires, sont trop peu passées au crible par les théoricien-ne-s du genre. Prenons les définitions de mâle/femelle. Mâle : « individu appartenant au sexe qui possède le pouvoir de fécondation »². Femelle : « animal appartenant au sexe apte à produire des ovules »³. Est-ce une formulation si banale qu'on ne l'entend même plus ?

Qu'est-ce que cela veut dire : « appartenir » à son sexe ? Cela veut dire que les individus ne sont pas censés posséder leur sexe comme ils possèdent leurs bras et leurs jambes, mais que les individus sont la propriété de leur sexe. Cela correspond d'ailleurs à la définition reconnue de « l'identité de genre », qui n'est pas d'avoir des caractéristiques dites masculines ou féminines (physiques ou mentales), mais qui est « le fait pour un être humain de se penser et de se sentir comme *appartenant* à un sexe » (Bereni *et al.*, *op. cit.* : 78 ; mon ital.). « Être un mâle » ou « être une femelle » (être son sexe), n'est pas du tout équivalent à avoir son sexe ou des caractères sexués comme on a des mains, des pieds ou un estomac. Les mâles et les femelles relèvent bien d'une réalité idéale, contrairement au sexe qui, lui, désigne effectivement une réalité matérielle, analysable comme telle (au-delà de toutes les discussions menées par les biologistes pour en donner une définition). Les sexes et le sexe sont donc deux choses radicalement différentes du point de vue de la notion de réalité.

Le dispositif de genre tel qu'on peut le mettre en évidence dans les sociétés occidentales est justement ce que l'anthropologie du genre n'a pas vu jusqu'à présent. La notion de « croyance » est à juste titre employée par Delphy (*op. cit.* : 32) pour décrire ce qu'elle appelle la « cosmogonie » du genre. Si je devais utiliser une formulation inédite, je dirais que le genre est, avant toute chose, un

² <http://www.cnrtl.fr/definition/male/substantif>

³ <http://www.cnrtl.fr/definition/femelle/substantif>

système de croyance qui impose l'idée que les mâles et les femelles sont des entités réelles, à l'instar des caractères du sexe.

Les limites du biologique ne se situent pas là où le prétendent les représentations communes, en effet. Butler avait vu juste en critiquant la distinction classique sexe/genre. Mais il fallait déplacer les frontières du genre vers la conception ordinaire qui confond sexe et sexes. Ce sont « les mâles et les femelles », les sexes donc, qu'il fallait redéfinir comme du genre : pas le sexe. En annulant les frontières sexe/genre, en confondant genre et sexe au singulier, Butler jette le bébé avec l'eau du bain. Les conséquences de cette opération pour les sciences sociales sont gravissimes : elle paralyse l'analyse du genre, finalement tout autant que les représentations communes qui amalgament plusieurs définitions sous le même vocable.

Pour beaucoup de féministes françaises, le genre également ne peut s'énoncer qu'au singulier (Le Feuvre, *op. cit.*). C'est une idée que j'ai soutenue aussi jusque récemment (Touraille, 2009). Je propose aujourd'hui de réviser cette conception : en effet, c'est peut-être elle qui nous empêche de nous débarrasser « des sexes » comme catégorie analytique des sciences sociales. La notion de « genres » (au pluriel) fait, dans la langue française, référence à des attributs : le genre masculin, le genre féminin. On « a » un genre, on « n'est pas » son genre. « Genres » n'a pas actuellement vocation à faire référence aux individus. Le terme ne peut donc pas désigner « les hommes » et « les femmes » : on ne dit pas le genre homme, le genre femme. Il n'y donc pas de « rapports de genre » possibles, les rapports (de pouvoir notamment) ne pouvant pas avoir lieu entre des caractéristiques, mais entre des personnes. Si certain-e-s théoricien-ne-s revendiquent l'usage de l'expression « rapports de sexe », c'est que « les sexes », en référence au langage ordinaire, désigne les individus. Mais en choisissant d'utiliser des notions telles que « rapports de sexe », « inégalités des sexes », « bipartition sexuée », « identité sexuée », « distinction de sexe », et j'en oublie parmi tous les termes « à base de sexe », l'analyse ne peut s'empêcher de ratifier les représentations ordinaires qui envisagent les individus comme appartenant à leur

sexe. La réflexion théorique dans les sciences sociales est donc prise au piège. Si on utilise les catégories de la pensée ordinaire en anthropologie pour faire référence à ce que les gens croient, si on utilise le terme « sexes » comme concept d'analyse, on manque justement de mettre le doigt sur ce que la pensée ordinaire tend à obscurcir. Une chose est de s'accorder sur le fait que « le sexe » est effectivement une catégorie de la pensée ordinaire (en employant les guillemets). Mais pour mener une analyse sociologique ou anthropologique, nous devons utiliser un concept distinct qui permet, justement, de mesurer l'écart des représentations.

Je propose que l'objectif des études de genre devrait être, à ce stade, de cesser de travailler avec les définitions ordinaires. Cela impliquerait de ne plus employer le terme « sexes » en référence aux individus puisque, au sens de la réalité biologique, les individus « ne sont pas des sexes » (Touraille, 2009). Employer « genres » au pluriel au lieu de « sexes » au pluriel permettrait alors de signifier que « les sexes » ne représentent pas la réalité biologique. On mettrait ainsi en lumière que l'opération première de ce dispositif que nous nommons « genre » au singulier est bien de créer les genres : pas seulement des contenus culturels (du « féminin » et du « masculin »), mais *des individus obligés de se définir par leur sexe*. Des fictions identitaires : Butler n'a, semble-t-il, jamais voulu dire autre chose.

Conclusion

Sans l'existence du sexe, le genre ne pourrait simplement pas s'exercer, parce que le genre représente ce travail de la pensée sur le biologique. Il s'agit bien de deux ordres de réalité différents. Si l'anthropologie du genre suit aveuglément Butler en postulant que « le sexe est du genre de part en part » (Butler, 2005 : 71), elle renonce à penser la réalité, elle renonce à faire science. Les retombées, en termes d'action politique, ont de fortes chances d'être à l'opposé de celles souhaitées par Butler elle-même.

Les réflexions proposées dans cet article ont un double objectif :

– D'une part, amener à reconsidérer les concepts avec lesquels l'anthropologie et les sciences sociales travaillent pour qu'elles les emploient de manière plus rigoureuse et consensuelle. L'idée est de cesser d'employer le mot « sexes » au pluriel dans le sens que lui donne la pensée ordinaire, c'est-à-dire pour désigner des individus. Le concept de « sexe » au singulier devrait, quant à lui, continuer à représenter cet effort des sciences de la vie pour expliquer la réalité biologique. Ceci implique que les sciences sociales abandonnent l'usage du terme « sexe » (et de tous ses dérivés) en dehors de ce qui a trait à la matérialisation de l'information génétique. Il faut marquer la rupture avec la pensée ordinaire. Cette rupture passe par la collaboration des sciences de la vie avec les sciences sociales pour redéfinir le type de réalité dont on parle et le champ de référence dont relèvent ces réalités.

– D'autre part, il s'agit de produire un renouvellement de la connaissance ordinaire. On déplore que les travaux des sciences sociales n'aient pas le même effet que les recherches en biologie sur l'élaboration des connaissances et des façons de penser communes. Le travail de l'anthropologie consiste justement dans cet effort pour confronter les savoirs, ce qui peut permettre de mettre en évidence un ordre de croyance là où les représentations communes « voient » de la réalité. « Le changement radical de l'idée qu'on se fait du réel » invoqué par Butler (2005 : 46) doit passer par un amendement des notions et des définitions avec lesquelles nous sommes (trop) habitués à penser. Ne pas laisser les choses en l'état dans la langue appelle des propositions concrètes. En premier lieu, par exemple, réviser les définitions des dictionnaires.

Les perspectives d'une nouvelle articulation sexe/genre dans nos propres sociétés ouvrent des horizons théoriques affermis à l'anthropologie comparative. En se délestant du poids des fausses évidences, en s'armant de concepts robustes, les anthropologues occidentaux qui travaillent sur le genre pourront enfin commencer à analyser la façon dont d'autres cultures humaines ont bricolé les catégories hommes/femme entre réel et imaginaire.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERENI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A. & REVILLARD A.,** 2008. *Introduction aux gender studies. Manuel des études sur le genre.* Bruxelles, De Boeck.
- BUTLER J.,** 2005 [1990]. *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion.* Paris, La Découverte.
- BUTLER J.,** 2009 [1993]. *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe ».* Paris, Amsterdam.
- CRUBÉZY E., BRAGA J. & LARROUY G.,** 2008. *Anthropobiologie. Évolution humaine.* Paris, Masson.
- DAWKINS R.,** 2003 [1976]. *Le gène égoïste.* Paris, Odile Jacob.
- DELPHY C.,** 2001. *L'ennemi principal. 2/ Penser le Genre.* Paris, Syllepse.
- DORLIN E.,** 2008. *Sexe, genre et sexualités.* Paris, PUF.
- DUSTER T.,** 2003. « Buried Alive. The Concept of Race in Science », in GOODMAN A. H., HEATH D. & LINDEE S. M. (eds), *Genetic Nature/Culture. Anthropology and Science beyond the Two-Culture Divide.* Berkeley, University of California Press : 258-277.
- FAUSTO-STERLING A.,** 1989. « Life in the XY Corral », *Women's Studies International Forum*, 12 (3) : 319-331.
- FAUSTO-STERLING A.,** 1999. *Sexing the Body: Gender Politics and the Construction of Sexuality.* New York, Basic Books.
- GUILBERT G.-C.,** 2004. *C'est pour un garçon ou pour une fille ? La dictature du genre.* Paris, Autrement.
- GUILLAUMIN C.,** 1992. *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature.* Paris, Côté-femmes éditions.
- GUILLO D.,** 2007. « Les sciences de la vie, alliées naturelles du naturalisme ? De la diversité des articulations possibles entre biologie et sciences sociales », in FORNEL M. de, LEMIEUX C. (dir.), *Naturalisme versus constructivisme.* Paris, EHESS : 187-212.
- HABER S.,** 2006. *Critique de l'antinaturalisme. Études sur Foucault, Butler, Habermas.* Paris, PUF.
- HAUSMAN B. L.,** 2006 [1995]. *Transsexualism, Technology, and the Idea of Gender.* Durham, Duke University Press.

- JAMI I.**, 2003. « Sexe et genre : les débats des féministes dans les pays anglo-saxons (1970-1990) », *Cahiers du Genre*, 34 (La distinction entre sexe et genre. Une histoire entre biologie et culture) : 127-147.
- KRAUS C.**, 2005. « Avarice épistémique et économie de la connaissance : le pas rien du constructivisme social », in ROUCH H., DORLIN E. & FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL D. (dir.), *Le corps, entre sexe et genre*. Paris, L'Harmattan : 39-59.
- LE FEUVRE N.**, 2003. « Le "genre" comme outil d'analyse sociologique », in FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL D., PLANTE C., RIOT-SARCEY M. & ZAIDMAN C. (dir.), *Le genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*. Paris, L'Harmattan : 39-52.
- LÖWY I., ROUCH H.**, 2003. « Genèse et développement du genre : les sciences et les origines de la distinction entre sexe et genre », *Cahiers du Genre*, 34 : 5-16.
- MATHIEU N.-C.**, 1991. *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*. Paris, Côté-femmes éditions.
- MOI T.**, 2005. *Sex, Gender, and the Body*. Oxford, Oxford University Press.
- PILCHER J., WHELEHAN I.**, 2004. *Fifty Key Concepts in Gender Studies*. London, Sage.
- RALLS K.**, 1976. « Mammals in which Females are Larger than Males », *The Quarterly Review of Biology*, 51: 245-276.
- TOURAILLE P.**, 2008. *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'adaptation biologique*. Paris, MSH.
- TOURAILLE P.**, 2009. « Sexe et genre : sortir de l'imbroglio conceptuel », in GOUYON P.-H. (dir.), *Aux origines de la sexualité*. Paris, Fayard : 466-489.
- WITTIG M.**, 2001 [1992]. *La pensée straight*. Paris, Balland.
- WITTGENSTEIN L.**, 2002. *Remarques mêlées*. Paris, Flammarion.

Résumé

La distinction classique entre sexe et genre dans les sciences sociales a été trop rapidement calquée sur les représentations communes qui dictent implicitement les frontières du biologique et du social. L'annulation récente de cette distinction dans les études de genre, initiée par Judith Butler, résulte paradoxalement d'une adhésion non reconnue à ces frontières. La critique constructiviste du concept de sexe issue de l'épistémologie féministe dans les sciences de la vie n'a pas la rigueur que les sciences sociales lui accordent. Il faut déplacer les frontières du genre vers le biologique, non les annuler en faisant du sexe quelque chose d'aussi « construit culturellement » que le genre. Le sexe, au singulier, n'est pas la même chose que les sexes, au pluriel. Les corps définis par leurs caractères sexuels (mâles, femelles) ne sont pas des réalités biologiques, mais du genre. Les caractères du sexe, en revanche, doivent être définis comme une réalité résultant de mécanismes génétiques précis.

Mots-clefs : sexe, sexes, mâle, femelle, constructivisme, sciences de la vie.

Summary

Shifting the Conceptual Borders of Gender

The classical distinction between sex and gender in the social sciences has been modelled, too quickly, on shared representations that implicitly dictate the borders between the biological and the social. The recent abolition of this distinction in gender studies, initiated by Judith Butler, is paradoxically the consequence of an unacknowledged adherence to those borders. The constructivist critique of the concept of sex arising out of feminist epistemology in the life sciences does not have the rigour that the social sciences give to it. We have to shift the borders of gender toward the biological, not annul them by making sex something that is as « culturally constructed » as gender. Sex, in the singular form, is not the same thing as sexes, in the plural. Bodies defined by their sexual characteristics (males, females) are not biological realities, but gender. The characteristics of sex, on the other hand, must be defined as a reality resulting from specific genetic mechanisms.

Key-words: sex, sexes, male, female, constructivism, life sciences.

* * *